

JEAN BASILE, *le Grand Khan*, Montréal, Éditions Estérel, 1967, 283 p.

Inlassablement, Jean Basile parle. Et à qui parle-t-il ? À Jean Basile, qui ne se lasse pas de l'écouter. Et moi, lecteur, voici que je suis en tiers dans ce monologue à deux. Mais je ne gêne pas; je suis l'hypocrite, le frère, dont le rôle était prévu, on parle à travers moi. C'est bien plutôt moi qui suis gêné, car le monologue est spectacle — le plus impudique qui soit. Tout est violemment éclairé, et je me trouve dans la situation extrêmement inconfortable du spectateur qui se trouverait tout à coup égaré sur la scène. Si je résiste, ou si je m'en vais, j'abolis la pièce (le roman). Si je joue, mon rôle ne peut être que peu brillant. Celui du comparse ahuri, du complice involontaire.

Que mon rôle soit prévu, j'en donnerai pour preuve le titre même du roman, *le Grand Khan*. L'auteur me surveille du coin de l'œil, il se demande si j'oserai transformer ce titre